

Zeitschrift: Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse
Herausgeber: Vereinigung für Schweizerische Kirchengeschichte
Band: 47 (1953)

Buchbesprechung: Rezensionen = Comptes rendus
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Rezensionen — Comptes rendus

Corpus Christianorum. Réédition des Pères de l'Eglise sous la direction des moines de l'abbaye Saint-Pierre de Steenbrugge (Belgique). Editions Brepols, Turnhout-Paris.

Il y a quatre ans avait été communiqué au public le plan d'une nouvelle édition complète et critique des Pères de l'Eglise latine et grecque, entreprise assumée par les bénédictins de Belgique. Les travaux préparatoires étant aujourd'hui suffisamment avancés, la publication vient de commencer.

Les écrivains latins paraîtront tout d'abord : écrits patristiques proprement dits (auteurs hérétiques et schismatiques y compris) poètes, grammairiens et rhéteurs, actes et décrets des papes, symboles, textes conciliaires, hagiographiques, liturgiques, correspondance, monuments épigraphiques, diplômes, etc. Huit volumes seront consacrés à saint Ambroise, trente-trois à saint Augustin, onze à saint Jérôme, sept à saint Léon, six à Grégoire le Grand, etc. Le *Liber pontificalis* fera l'objet d'un volume, puis viendront les diverses collections (*Avellana*, *Veronensis*, *Arelatensis*, etc.), le *Liber Diurnus*, les lois des peuples barbares, les capitulaires, les règles monastiques, les *Libri paenitentiales*, les martyrologes, les calendriers, les chronographes, les itinéraires, bref tout ce qui est conservé en fait de monuments écrits jusqu'au VIII^e siècle exclusivement.

La série latine comprendra environ 175 volumes, grand in octavo, de 600 à 800 pages. Il est prévu qu'il en sortira de presse une dizaine chaque année. Le prix d'un volume est de 500 fr. belges (600 pour l'exemplaire relié), mais les souscripteurs à la série complète bénéficieront d'une remise de 10 %.

C'est l'édition regardée aujourd'hui comme la meilleure qui sera reproduite, retouchée au besoin. En principe, il sera renvoyé, en marge, à la pagination de Migne, à celle, s'il y a lieu, des *auctores antiquissimi* des *Monumenta Germaniae historica*, et, dans le texte, jusqu'aux lignes des ouvrages publiés dans le Corpus de Vienne.

Une **Clavis Patrum Latinorum**, parue en 1951, par les soins de **Dom E. Dekkers** (*Sacris erudiri*, III, 460 pages), sert d'introduction à toute la collection. Elle « énumère, dans l'ordre même qu'ils garderont dans le *Corpus Christianorum*, tous les textes chrétiens écrits en langue latine depuis les origines jusqu'à la renaissance carolingienne (pas moins de 2348 ouvrages ou fragments, diplômes et inscriptions non compris). Elle indique la meilleure édition qui existe actuellement, les manuscrits et tous

les travaux, notes ou comptes rendus, présentant quelque utilité pour l'établissement du texte critique ». Dom Elie Dekkers a été grandement aidé dans son travail par M. Emile Gaar, qui avait, de son côté, préparé un répertoire analogue pour le *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*. Avec l'assentiment de M. Richard Meister, directeur de l'Académie des Sciences de Vienne et grâce à la bienveillance de M^{lle} L. Krestan, qui s'est donné la peine de les transcrire, il a communiqué ses fiches à Dom Dekkers, et celui-ci, dans le titre de son livre a associé à son nom celui de M. Gaar, devenu ainsi son précieux collaborateur.

Les éditeurs ont fait appel, chaque fois, à un spécialiste des plus qualifiés. La trentaine de volumes annoncés comme devant paraître sous peu ont été confiés à des érudits de tous les pays : religieux, bénédictins spécialement, de Belgique, de France, d'Espagne, d'Allemagne, d'Autriche, d'Angleterre, mais aussi à des séculiers ainsi qu'à des laïques.

Les deux premiers volumes de la série latine seront consacrés à **Tertullien** et à Minucius Felix. La 1^{re} livraison vient de paraître. Elle comprend, due aux éditeurs, une introduction générale — en latin — sur la vie du prêtre africain, ses œuvres, puis la liste de toutes les éditions ou traductions de l'ensemble de ses écrits ou de l'un d'eux en particulier ; les travaux critiques relatifs à Tertullien parus surtout au cours de ces dernières années, qu'il s'agisse de son texte, de sa langue, de ses conceptions théologiques, philosophiques ou juridiques, du texte biblique qu'il utilise, de problèmes de chronologie, etc. Cette liste ne couvre pas moins de 16 pages ; puis, viennent trois grandes tables indiquant les passages de Tertullien qui ont été cités par les écrivains postérieurs jusqu'à Isidore de Séville, tandis qu'une 4^e donne la liste des 40 manuscrits où sont — ou plus exactement où *étaient*, puisque plusieurs sont aujourd'hui perdus — conservés l'un ou l'autre des trente et un traités du fougueux africain parvenus jusqu'à nous et des quatre dont nous ne connaissons que les titres. Enfin, à titre d'exemple, on donne la généalogie de la collection actuellement la plus complète des écrits de notre auteur : le *Corpus cluniacense*.

Dom E. Dekkers publie ensuite la première édition critique de l'**Ad Martyras**, avec comme base le manuscrit de Florence et celui de Luxembourg.

Puis M. le professeur **J. W. Ph. Borleffs**, de la Haye, qui a déjà fait paraître plusieurs études sur Tertullien et publié quelques-uns de ses écrits, notamment, à Leiden, en 1929, les deux livres **Ad Nationes**, donne de ces derniers une nouvelle édition, d'après le seul manuscrit que l'on possède, le codex Agobardinus, qu'il a examiné encore aux rayons ultraviolets de la lampe de Quartz, ce qui lui a permis d'introduire en divers endroits un texte si ce n'est définitif, du moins meilleur que celui qu'il avait précédemment adopté.

L'apparat critique, qui occupe parfois toute la moitié inférieure de la page, est dressé d'après la méthode à laquelle nous ont habitués la *Revue bénédictine*, les *Recherches de théologie ancienne et médiévale* ainsi que les éditions dues à Dom Morin, à Dom Wilmart, à Dom de Bruyne

ou à Dom Capelle. On se rend compte immédiatement de ce que l'éditeur a ajouté, supprimé ou modifié. Les variantes les plus minimes des manuscrits sont toutes reproduites. Pour l'*Ad Nationes*, qui n'est conservé que dans un seul manuscrit, M. Borleffs indique les divergences que présentent, par rapport à la sienne, les éditions parues jusqu'à ce jour. Bref, c'est, en format agréable, sur un beau papier, dans une présentation impeccable, à laquelle on pourrait tout au plus reprocher une acribie presque exagérée, une édition qui répond aux exigences des plus difficiles et qui place entre les mains du lecteur le texte scientifiquement le meilleur qu'il soit actuellement possible de lui présenter.

C'est une tâche monumentale qu'ont assumée les bénédictins, et que seuls ils pouvaient entreprendre : au bénéfice d'une tradition séculaire, perfectionnée encore par les travaux dans lesquels ils se sont spécialisés depuis la fin du siècle dernier, en possession d'une méthode qui est aujourd'hui universellement reconnue, ainsi que de la documentation la plus complète qui se puisse imaginer, groupant, dans de nombreux pays, une équipe de chercheurs initiés aux mêmes disciplines, les fils de saint Benoît étaient les savants les plus qualifiés pour aborder une tâche de cette envergure. On ne saurait assez les en remercier et leur souhaiter le succès que mérite leur courageuse entreprise.

L. Waeber.

Ellen J. Beer : Die Rose der Kathedrale von Lausanne und der kosmologische Bilderkreis des Mittelalters, mit einer Farbtafel und 65 Abbildungen (*Berner Schriften zur Kunst*, herausgegeben von Prof. Dr. Hans R. Hahnloser, Bd. VI), Benteliverlag Bern und Bümpliz. 1952.

La rose du transept sud de la cathédrale de Lausanne fut célèbre dès l'origine, puisque, déjà au XIII^e siècle, Villard de Honnecourt l'avait reproduite dans son album, non sans y apporter d'ailleurs d'importantes retouches. Elle comporte un peu plus de cent médaillons représentant la synthèse du cosmos, selon une idée chère au moyen âge, qui l'avait héritée des anciens, après qu'elle eut été adaptée et retouchée par divers écrivains ecclésiastiques.

Les verrières de Lausanne nous sont parvenues en assez mauvais état : plusieurs avaient été réparées, échangées avec d'autres ; un grand nombre surtout n'existaient plus : il en manquait plus d'un quart à la fin du siècle dernier, alors que fut confiée à un architecte et peintre-verrier d'origine bâloise établi à Lausanne, M. Edouard Hosch, la tâche de les restaurer, de remplacer en particulier les scènes qui étaient perdues.

Les sujets réunis dans la rosace représentent, si l'on va de la périphérie vers le centre, tout d'abord la personnification de huit d'entre les douze vents qu'énuméraient les anciens, puis huit êtres plus ou moins monstrueux, les quatre fleuves issus du Paradis terrestre, le soleil et la lune, deux sciences divinatoires : l'aérimancie et la pyromancie, les douze signes du zodiaque, les quatre éléments, les quatre saisons avec les douze mois de l'année, caractérisés par les travaux particuliers à chacun d'eux.

Les cinq médaillons du centre étaient du nombre de ceux qui manquaient. M. Rahn avait supposé qu'ils étaient consacrés à Dieu le Père, entouré des quatre évangélistes. M. Hosch, lui, y a placé les différentes phases de la création d'après le texte de la Genèse. A cette solution, M^{lle} Beer objecte avec raison que jamais on ne se serait permis de résumer à cinq les six jours du récit de la Bible. Basée sur certains rapprochements elle propose, pour sa part, de mettre au centre l'Année (l'ancienne divinité *Annus*) environnée du Soleil, de la Lune, du Jour et de la Nuit. La place du soleil et de la lune devrait donc être changée dans la verrière telle qu'elle se présente aujourd'hui : au lieu de se trouver l'un tout au sommet et l'autre tout au bas de la rose, ils viendraient se ranger au milieu, et cette transposition en entraînerait d'autres que l'auteur s'efforce de justifier en faisant appel à d'anciennes mosaïques, au Chronographe de 354, à des calendriers, des cartes géographiques, des dessins illustrant des manuscrits du moyen âge ainsi qu'à différentes œuvres d'art. Notons que, en 1876, M. Rahn avait déjà émis l'hypothèse que le médaillon du centre représentait l'Année (*Gesch. d. bildenden Künste in der Schweiz*, p. 657, n. 5). En 1879, par contre, le même auteur, reprenant d'une manière plus détaillée l'étude de la rosace de Lausanne (*Mitteil. der antiquarischen Gesellschaft in Zürich*, XLIII, p. 42) laissait tomber cette supposition et se prononçait pour celle qui a été rappelée plus haut.

Etudiant ensuite la rose du point de vue architectural, M^{lle} Beer, s'applique à démontrer que la conception qui a présidé à sa construction, avec comme base le chiffre 4 combiné avec le 3 (exactement comme les médaillons auxquels elle sert de cadre) dépend de compositions analogues du Nord de la France. Elle retrouve la même influence dans les vitraux eux-mêmes, dans la manière de traiter les figures, les plis du vêtement, les paysages, dans le choix des couleurs, dans le schéma adopté pour établir les proportions des personnages.

Plusieurs médaillons, avant la restauration de M. Hosch, avaient été empruntés à d'autres vitraux de la cathédrale, illustrant la vie de saint Jean-Baptiste. Ceux-ci, conservés en petit nombre seulement, s'apparentent à ceux de Bourges, si bien qu'on peut se demander si l'auteur de ces derniers n'aurait pas travaillé à Lausanne, entre 1220 et 1225, après l'incendie de 1219. Les médaillons appartenant authentiquement à la rose se rapprochent par contre des verrières de Laon et de Soissons, mais n'ont rien de commun avec celles de Chartres.

M^{lle} Beer rappelle alors le seul texte historique de nature à nous renseigner sur les vitraux de notre cathédrale. C'est une notice, consignée dans le Cartulaire de Lausanne : en date du 1^{er} septembre 1235, à la demande des amis de P. Eliot (p. 53, la virgule est mal placée ; elle doit non pas après *amicorum* mais après *Eliot*), le Chapitre autorise ce dernier à construire un *scriptorium* devant l'église de Notre-Dame (*monasterium*), « à l'endroit où s'était élevé l'atelier de Pierre d'Arras *ad faciendas ad opus monasterii vitreas fenestras* ».

Poursuivant ses investigations, M^{lle} Beer croit découvrir dans les œuvres d'art du Nord de la France une influence aristotélicienne, tandis qu'à

Chartres se reconnaîtraient plutôt les conceptions platoniciennes. Or, saint Boniface, « sans doute le plus éminent des évêques de Lausanne » (affirmation exagérée), était un ardent partisan d'Aristote. Notons que c'est aussi l'avis de ses derniers biographes, MM. Simon et Aubert (Boniface de Bruxelles, évêque de Lausanne, Bruxelles, 1945, pp. 58 et sq.), qui ajoutent même quelques indices nouveaux à l'anecdote du futur évêque priant pour le salut de l'âme du Stagyrte. Boniface ayant occupé le siège de Lausanne de 1231 à 1239, le détenait par conséquent lors de l'incendie d'août 1235, qui détruisit, raconte le Cartulaire, les « splendides verrières » (*pulcherrime vitree fenestre*) de la cathédrale (N^{os} 805 et 866). M. le docteur Bach en a conclu (La cathédrale de Lausanne, p. 264, n. 3) que les verrières de la rose ne pouvaient donc être que postérieures à l'incendie et il les date de 1250 environ. M^{lle} Beer n'est pas de cet avis, parce que, dit-elle, si elles étaient du milieu du XIII^e siècle, on y découvrirait l'influence de la Sainte-Chapelle, influence qui est totalement absente de Lausanne, et elle conclut : à s'en tenir aux productions parallèles de l'art français, les verrières de la rosace de Lausanne sont de la 4^e décade du XIII^e siècle, et, plus exactement, d'avant 1235 d'après le renseignement fourni par le Cartulaire ; elles doivent être l'œuvre de Pierre d'Arras, un artiste de Picardie — du même pays par conséquent que Villard de Honnecourt — qui les aura composées à l'instigation de saint Boniface, cet évêque que ses études et son enseignement antérieur avaient familiarisé avec les conceptions païennes d'une part et la littérature ecclésiastique de l'autre (p. 59).

Nos verrières seraient, autrement dit, antérieures à l'incendie d'août 1235. M^{lle} Beer ne tient par conséquent pas compte de l'affirmation du Cartulaire rappelée ci-dessus (qu'elle connaît sans doute mais qu'elle ne signale pas), affirmant que les vitraux de la cathédrale ont péri dans la catastrophe. Sans doute, M. Bach le reconnaît, les dégâts causés par les deux incendies, même par celui de 1235, qui fut le plus grave, ont été exagérés par le Cartulaire. Les verrières n'en constituent pas moins, dans un édifice sacré, l'élément le plus délicat, celui par conséquent qui aura vraisemblablement le plus souffert, et nous ajouterions plus de poids à l'affirmation précise d'un texte qu'à tous les indices en sens contraire tirés de ce que, en art comme en histoire, il faut appeler des arguments de critique interne.

M^{lle} Beer termine son étude par quelques pages d'une belle envolée sur le moyen âge, sur les deux tendances qui s'y affrontent et sur les répercussions de chacune d'elles dans le domaine de l'art : d'une part, à Chartres, la conception idéaliste aboutissant à ce merveilleux élan tout pénétré de mystique et, d'autre part, les principes aristotéliens, cantonnés plutôt dans le Nord de la France, où ils donnent naissance à un art plus froid, plus raisonneur, si ce n'est même rationaliste, tendance qui se retrouve également dans la rose de la cathédrale de Lausanne.

M. le professeur Hahnloser a souligné dans l'Avant-propos, peut-être avec un peu trop d'insistance, les éléments païens que présente notre rosace. Sans doute le moyen âge a fait preuve parfois, dans le domaine de l'art comme dans celui des idées, d'une audace qui nous surprend aujourd'hui ; mais il ne faudrait pas y voir une sorte de libre-pensée, de scepti-

cisme, voire même l'étalage d'une certaine incrédulité. Tout se résolvait alors finalement dans l'unité ; au sommet de toute la synthèse, le moyen âge plaçait toujours Dieu, et en cas d'apparente contradiction entre les conclusions de la science et les affirmations de la foi, c'étaient ces dernières naturellement qui l'emportaient. Ainsi, dans la deuxième moitié de ce même XIII^e siècle, les adeptes de ce qu'on a cru pouvoir appeler l'averroïsme latin, n'en sont pas moins demeurés d'authentiques chrétiens. Nous rappelions récemment, ici même (Revue, 1952, p. 151), les conclusions à ce sujet de l'étude de M. Van Steenberghen. Si, dans la rose de Lausanne, le médaillon central représentait — rappelons que c'est une pure hypothèse — *Annus*, ce n'était certainement pas la divinité païenne de ce nom, mais le symbole ou la personnification de l'Année. Jamais on n'aurait toléré dans le lieu saint une « Ymage du Monde » de conception païenne, et saint Boniface, tout partisan qu'il fût, comme saint Thomas après lui, des principes d'Aristote, était avant tout le chrétien convaincu et décidé à faire passer sa conviction dans les actes, qui le fit choisir par le pape comme évêque de Lausanne. Sans aller jusqu'à retrouver, avec K. Künstle (*Ikonographie der christlichen Kunst*, Bd I, p. 205) dans la rose de Lausanne la lutte du bien et du mal et le triomphe du royaume fondé par le Christ, rappelons cependant que c'était bien cette conception qui, implicitement, était à la base de cet enseignement par l'image que constituaient les verrières du moyen âge, et que soulignaient peut-être, à Lausanne, soit des médaillons aujourd'hui disparus de la rose, soit surtout d'autres vitraux situés à proximité des premiers et dont ils formaient la réplique ou la contre-partie.

La rosace de la cathédrale est une œuvre d'art peut-être unique en son genre, et il faut se féliciter de ce que le fait d'avoir dû mettre en sûreté ces précieuses verrières, lors de la dernière guerre, ait fourni l'occasion — comme ce fut le cas pour tant d'autres vitraux — de les étudier de plus près et d'en dégager l'originalité. C'était la première fois, souligne notre auteur, qu'étaient transposées dans le vitrail des idées qui jusqu'alors ne se rencontraient que dans l'illustration des manuscrits. Les verrières de la rose de Lausanne — c'est la conclusion de M^{lle} Beer — nous offrent, aux confins géographiques de l'art français, un cycle profane plus poussé et plus impressionnant que ceux que nous fournissent les grandes cathédrales de France, un exemple achevé, sur sol suisse, des conceptions et de l'âme du moyen âge.

M^{lle} Beer a groupé dans son étude des renseignements qui témoignent de longues et patientes recherches. Elle fait preuve d'une érudition peu commune, au point que l'énoncé en devient parfois un peu touffu. Elle prend soin de donner comme des hypothèses plusieurs de ses suggestions, en particulier la reconstitution qu'elle propose des verrières des trois baies inférieures du transept sud, au-dessous de la rosace à laquelle elles servent en quelque sorte de support. Aux 80 pages grand format de son texte (qu'elle a illustrés par endroits, de sa main), elle a ajouté une quarantaine de pages de reproductions photographiques, ne reculant devant aucun sacrifice pour mettre sous les yeux du lecteur les éléments destinés à lui permettre de suivre plus aisément et plus exactement son exposé. (Parmi

les médaillons de la planche 63 tout au moins, il en est un, le quatrième, qui ne semble guère être de 1220.)

M. le professeur Hahnloser présente le travail de M^{lle} Beer comme une première contribution au *Corpus vitrearum medii aevi*, projet qui vient de prendre corps avec l'aide de l'UNESCO et le comité international des historiens de l'art. Dans cette collection paraîtra sous peu, comme complément au travail de M^{lle} Beer et comme 1^{er} volume suisse du *Corpus* des vitraux du moyen âge, la reproduction intégrale des médaillons de la rose de Lausanne : encore une généreuse entreprise et une bonne nouvelle, celle-là, pour les historiens de l'art.

L. Waeber.

Bernhard Becker: Die Glarner Landsgemeinde 1861-1878. Berichte und Reflexionen. Hrg. von **Eduard Vischer.** — Glarus, Verlag Tschudi u. Co., 1952 167 S.

Wer vorerst nur feststellen würde, daß diese Berichte aus der Presse, nämlich den « Basler Nachrichten », stammen, könnte gegen diese Veröffentlichung beinahe kritisch gestimmt sein. Aber er würde entschieden fehlgehen ; denn was hier geboten wird, ist eine von E. Vischer sorgfältig zusammengestellte und trefflich kommentierte Sammlung von Schilderungen und Betrachtungen des protestantischen Pfarrers B. Becker, die eine geistige Tiefe offenbaren, an die der heutige Zeitungsleser kaum mehr gewöhnt wird. Der Wert des Buches ist nicht allein den besonderen Problemen zu verdanken, die B. in den Kreis seiner Betrachtungen einbezieht, sondern das Ganze strahlt den Geist einer überaus originellen und wirklich unabhängigen Persönlichkeit aus. Demokratie-Industrie ist zwar die wichtigste Antithese, die alles beherrscht und der Entwicklung des Landes ihre Eigenart verleiht, aber zufolge der starken geschichtlichen Tradition und der gleichzeitigen Auswirkungen der Industrialisierung greift dieser Gegensatz in die verschiedensten Bereiche des Lebens ein.

Das Kernstück des ganzen Buches bilden ohne Zweifel die Betrachtungen aus dem Jahr 1872 (S. 50-80). Hier finden sich einige überaus bemerkenswerte Äußerungen über das Verhältnis der beiden Konfessionen des Landes (57 ff.). Man lese etwa S. 59 : « Edle Protestanten sollten sich mit gleichgesinnten frommen Katholiken vereinigen. Das gäbe etwas ; da wäre Aussicht, daß ein Bau, ein Werk, eine Kirche entstände. Aus der Verbindung liberaler Katholiken mit liberalen Protestanten kann eine Partei werden, eine aufgeklärte, tüchtige, ehrenwerte Partei, aber nie eine Kirche . . . » Diese Reflexionen, zusammengehalten mit der Rede des bekannten Landammanns Joachim Heer (132-134) über den Beruf der Schweiz bildet nicht allein für den ausländischen Leser eine überaus instruktive Lektion über demokratisches Denken, sondern vermittelt selbst dem Eidgenossen unserer Tage beherzigenswerte Lehren, weil das Gesagte gedacht und das Ergebnis einer heute mehr und mehr sich verlierenden Verbindung zwischen Geschichte und aktiver Politik ist.

O. Vasella.

Peter Bührer : Der Kreuzkrieg in St. Gallen 1697/98. Diss. phil. Zürich.
— St. Gallen 1951. 136 Seiten.

Der Abscheu vor der Bilderverehrung, der den schweizerischen Protestantismus besonders kennzeichnet, hat in der Zeit der höchsten konfessionellen Spannungen (1656-1712) in der Stadt Vadians eine Episode zur Folge gehabt, die unter dem Namen Kreuzkrieg in die Geschichte eingegangen ist. Ihr Verlauf ist folgender : Am Bittsonntag 1697 (5. Mai) wallen aus dem Fürstenland acht Bittgänge ins Kloster St. Gallen. Einige Pfarrherren tragen die Kreuze, die sie vertragsgemäß von den Stangen gehoben, aufrecht vor der Brust. Die Stadtväter protestieren gegen diese Tragart. Die Bürgerschaft gerät in Aufregung. Wie nun am Nachmittag die hungrigen Bittgänger eilends den Klosterhof verlassen, fürchten die Städtler einen Angriff, schlagen das Hoftor zu und führen Kanonen vor ihm auf. Bürgermeister und Räte billigen diese blinden Maßnahmen, ja setzen selbst die Stadt in Verteidigungszustand, worauf auch die Abtei mobilisiert.

Der Autor forscht erst den entfernteren Ursachen des Streites nach. Er sieht sie im altreformierten Kirchenwesen der Stadt, dessen Interessen dermaßen mit der Souveränität verquickt sind, daß ein Eingriff in seine Lehre ein Attentat auf ihre politische Freiheit bedeutet. Bührer erkennt in der Regierungstätigkeit Fürstabt Leodegars eine weitere Vorursache, den er zwar auf Grund einläßlichen Studiums dessen Tagebuches günstiger beurteilt, als es manche Geschichtsforscher bisher getan. Wenn er aber als « Haupttendenz der äbtischen Politik » die Konversion (S. 13, 27-29) bezeichnet, so vermögen wir ihm umso weniger zu folgen, als die st. gallischen Fürstäbte niemals gehofft haben, die Stadt zur katholischen Kirche zurückzuführen. Bührers Ansicht könnte wohl für das Toggenburg zutreffen, niemals aber für die Stadt St. Gallen, deren protestantisches Bekenntnis durch eidgenössische Verträge zur Genüge verbürgt war.

Im zweiten Kapitel behandelt der Verfasser die Kreuzprozessionen in die Stadt. Wir gehen mit ihm einig, wenn er die strittige Interpretation des unklaren Vertrages von 1549 zwischen Stift und Stadt, der die Art und Weise des Kreuztragens regelte und die Siegeszeichen des Christentums « unterschlagen » hieß, als nähere Ursache des Konflikts bezeichnet. Peter Bührer hätte gerade dieses Moment anhand weiterer Quellen noch eingehender behandeln können. Wenn das Gedächtnis des Archivars zuweilen nicht alle Quellen erschließt, steht dem Forscher immer noch das gedruckte Inventar des Archives zu Gebote, bei dem er sich weiter orientieren kann.

In den weitem Kapiteln schildert der Autor den Auflauf in St. Gallen, die militärischen Rüstungen und die Verhandlungen in Rorschach vom 20. Mai bis 8. Juni 1697, welche die schirmörtischen Gesandten aus Zürich, Luzern, Schwyz und Glarus auf den Plan riefen, um die streitenden Parteien miteinander auszusöhnen. Vorerst erreichten sie die Entwaffnung der beiden Partner und die Heimholung der Kreuze. In ihrem Abschied schlossen sie sich eher der stiftischen Interpretation an, indem er bestimmte, daß « alle Kreuze von den Pfarrherren inskünftig an einer an dem Hals

hängenden Seidenschnur *aufrecht*, aber ohne sie in die Höhe zu halten, sollten getragen werden » (1697 Juni 8). Das Stift begnügte sich nicht mit dieser Maßnahme, sondern verlangte eine angemessene Genugtuung und die Bezahlung der Rüstungskosten, gegen welche sich die Stadt mächtig sträubte. Schließlich mußte letztere auf Einwirken der Tagsatzung zu Baden den von den vier Schirmorten des Klosters betreffend Satisfaktion entworfenen Vergleich annehmen, sich dem Rorschacher-Abschied unterwerfen und dem Stifte als Entschädigung 3800 Gulden zahlen (1698). Was dazwischen liegt, der Streit um den Abschied von Rorschach und die Einwirkung Frankreichs, ist Gegenstand zweier weiterer Kapitel.

Schließlich rückt der Autor die beiden Sachführer der Parteien in den Vordergrund, welche die Interessen ihrer Kommittenten mit ungleichem Geschick verfochten haben: Leonhard Laurenz Högger und Fidel von Thurn. Ich halte ihre Charakterisierung als das Beste seiner Arbeit. Besonders gelang ihm das Bild, das er von Fidel-Thurn entwirft. Es ist wohl das erste Mal, daß ein Autor das gesamte Thurnsche Familienarchiv in den Kreis seiner Forschung gezogen hat, um diesen hervorragendsten Beamten der stift-st. gallischen Geschichte zu portraituren. In derselben Art behandelt Bühner die bedeutendsten Männer der Rorschacher Vermittlung: Bürgermeister Heinrich Escher von Zürich und Schultheiß Rudolf Dürler von Luzern, deren hohes Verantwortungsbewußtsein jene Entscheidung brachten, die zwar beiden Partnern wenig behagte, schließlich aber doch im Lichte eidgenössischer Friedenspolitik die bestmögliche Lösung darstellte.

Bühner verfügt über einen gewandten Stil, so daß seine Darstellung nie ermüdet, seine Lebendigkeit verliert sich zuweilen in einem Sarkasmus, welcher der Objektivität zu nahe rücken könnte (u. a. S. 78). Er bedient sich mit Vorteil der Schreibweise der zu behandelnden Personen.

Daß Peter Bühner Protestant ist, läßt sich unschwer erkennen, so wenn er das Verbot des offenen Kreuztragens « eine vor Gott getroffene und dessen Ehre hochhaltende Entscheidung » nennt. Übrigens gesteht er es offen: Geschichte kann nur von einem Standpunkt aus geschrieben werden. Wir können es ihm nicht verübeln, wenn er seine Vaterstadt, so gut er kann, in Schutz nimmt. Eine Verurteilung des Auflaufes, der mit Kanonen gegen wehrlose Bittgänger auffuhr, läßt sich doch aus dem Satze schließen: « Sie vermeinten ihr Glaubensgut aufs beste zu verteidigen und sie gefährdeten die eidgenössische Ordnung » (S. 89). Das ist schlußendlich die Quintessenz des gesamten Vorganges, der sich auch die eidgenössische Vermittlung anschloß.

Peter Bühner hat sich mit seiner Dissertation gut eingeführt. Wir wünschen ihm weitere Erfolge auf dem Gebiete der Geschichtsforschung.

P. Staerkle.

Anton Sigrist : Niklaus Wolf von Rippertschwand 1756-1832. Ein Beitrag zur Luzerner Kirchengeschichte. — Verlag Räber & Cie., Luzern o. J. (1952). 296 Seiten. Kart. Fr. 15.—; Lein. Fr. 18.—.

Das Werk trägt wissenschaftlichen Charakter und führt den luzernischen Volksmann in die Forschung der Gegenwart ein. Das Hauptergebnis liegt im Satze: « Wir sprechen im Hinblick auf unsern Gegenstand die starke Vermutung aus: Die Gebetsheilungen des Niklaus Wolf von Rippertschwand gehen auf übernatürliche Ursachen zurück, das heißt, es liegt eine eigentliche charismatische Begabung vor » (S. 192). Damit ist den sich verstärkenden Bemühungen zur Einleitung des Seligsprechungsprozesses eine wissenschaftliche Rückendeckung zuteil geworden. Zur Einführung des genannten Forschungsergebnisses sind Untersuchungen über Parallelerscheinungen und « Suggestion oder Charisma? » vorausgeschickt. Die biographische Darstellung wird dadurch unterbrochen. Das wirkt sich etwas hemmend aus auf jene Leser, die ein literarisch abgerundetes Porträt erwarten, angelockt durch die verlegerischen Gesichtspunkten entsprechende Formulierung des Haupttitels und die Ausstattung. Andere hätten eine größere Vollständigkeit gewünscht und werden Wolfs *Litanei* oder eine genauere Beschreibung der überlieferten Heilungen nur ungern vermissen.

Der Forscher wird insofern um eine Hoffnung ärmer, als es auch Sigrist noch nicht gelungen ist, Funde zu bergen, die unser Wissen um die innere Gestalt oder die äußere Wirksamkeit Wolfs wesentlich erweitern. Wohl wurden einige Akten entdeckt oder erstmals verwertet, aber ihr Ertrag bleibt mehr an der Peripherie kirchlicher und staatlicher Stellungnahme. Als Gewährsmann steht weiterhin Dekan J. Ackermann an erster Stelle. Man wird darum diesen Kronzeugen vermehrt in die Forschung einbeziehen müssen. Erste Dienste dazu leistet X. Herzog in « Geistlicher Ehrentempel » (II 32 ff.). Danach scheint Ackermann eher ein Verstandes- als ein Gemütsmensch gewesen zu sein, was für seine Glaubwürdigkeit spricht. Weiter vernehmen wir, daß er viele Jahre in freundschaftlichem Umgang mit Wolf lebte und bemüht war, die Tatsachen fleißig zu sammeln und schlicht wieder zu erzählen, insbesondere jedoch, daß er sich dessen Reden aufzeichnete und den reichen schriftlichen Nachlaß (!) benutzen durfte (Schweiz. Kirchenzeitung, 1832, Spalte 285). Die Biographie Ackermanns scheint denn auch, entgegen den Erwartungen der Kirchenzeitung, von gegnerischer Seite wenig angefochten worden zu sein, was auf deren Zuverlässigkeit hinweist. Bessere Beachtung verdienen auch Ackermanns Erbauungsschriften. In « Trost der Armen Seelen » führt er wiederholt Wolf an (1849⁴, S. 70, 117, 151, 171, 172). Die Stellung zu den Armen Seelen fügt sich denn auch harmonisch ins Porträt des Dieners Gottes; vgl. dazu « Christl. Hauskalender », 1950, S. 55.

Aus dem etwas knappen Quellenbestand auf mangelnde Bedeutung Wolfs zu schließen wäre verfehlt. Die Schriftenbeschlagnahmen des Jahres 1835 mußten zu vorsorglicher Vernichtung « verdächtiger » Briefschaften usw. führen; man vergleiche dazu die « Beschwerdeschrift an den hohen Großen Rat des Kantons Luzern von Prof. M. Schlumpf » (Luzern

1835) und die « Rekurschrift für die Herren Dekan Groth usw. an das hohe Obergericht des Kantons Aargau von Dr. R. Feer » (Aarau 1835). Aus letzterer kann man entnehmen (S. 80), daß im Falle Pfarrer Häselin in Herznach das Schriftchen « Bruderschaft zur Bewahrung und Belebung des Glaubens » eine Rolle spielte. Dabei wird Pfarrer Ackermann als Präses der Bruderschaft bezeichnet. Der Gegner seinerseits dürfte in der Vernichtung unbequemer Dokumente ein weiteres geleistet haben. Jedenfalls müssen wir vernehmen, daß die Briefschaften Geigers, Widmers und Blums zerstört wurden, sodaß jeder Forscher auf empfindliche Lücken stößt. Im Falle Blum (Sigrist S. 144) möchten wir hoffen, daß es sich z. T. um eine Mystifikation handelt. M. Estermann schreibt nämlich in « Geschichte der alten Pfarrei Hochdorf » (Luzern 1891) S. 129 : « Es liegen große Aktenstöße aus der Feder des vielthätigen Kaplans im Stiftsarchiv » (Beromünster). Man hat dabei zwar zunächst an Akten der Kaplanei Peter und Paul in Hochdorf zu denken, die dem Stifte unterstand. Aber Rektor Josef Troxler wies uns als Propst (1937-1938) auf eine Kiste, die bedeutsames Material enthalte und dem Kloster Baldegg zur Benützung übergeben werden solle, wobei der Name Blum fiel. Da sich heute weder in Baldegg noch in Beromünster etwas finden läßt, besteht die Vermutung, diese Bestände seien, weil ungesichtet und ungestempelt, unter den Privatnachlaß Troxlers geraten.

Je spärlicher die handschriftlichen Quellen fließen, umso sorgfältiger müssen die Druckschriften ausgebeutet werden. Dazu gehört die Pastoralmedizin « Über den Einfluß der Heilkunst auf die praktische Theologie » von Franz Xaver Mezler (Ulm 1806²), die für den Gebrauch am Konstanzer Priesterseminar vorgesehen war. Sie offenbart, in welchem Geiste solche Fragen dem angehenden Klerus vorgelegt wurden. In derselben Richtung gehen die « Geistliche Monatschrift » und das « Archiv für die Pastoralkonferenzen » (Meersburg seit 1802, später Freiburg i. Br.). Von der andern Seite ist Franz Geiger zu beachten, besonders mit seinen Studien « Gibt es böse Geister und haben sie Einfluß auf die Menschen ? » und « Über das Äußere in der kath. Kirche » (Ges. Schriften, Bd. 5, S. 129 ff. und Bd. 7, S. 193 ff.). Geiger war Berater der Nuntiatur. Auf die Auseinandersetzung mit Wolf scheint auch zurückzugehen die Untersuchung « Notwendigkeit und zweckmäßige Einrichtung des Hausgottesdienstes » von J. L. Schiffmann (Schweiz. Kirchenzeitung 1833). Dagegen kann Schiffmann († 1856) von 1863 an nicht mehr das Amt eines Seelenführers der Jungfrau Anna Bühlmann versehen haben (Sigrist S. 212).

Beachtenswert sind die Wechselbeziehungen zwischen den verschiedenen « affilierten » Persönlichkeiten. Kaplan J. Tanner in Müswangen (besser als « Vikar J. Tanner in Kulmerau ») stand in naher Verbindung mit Pfarrer Strebel in Abtwil und unterhielt eine Lateinschule (X. Herzog, Ehrentempel IV S. 37 ff.). Strebel seinerseits führte ca. 1810-1824 in Abtwil ein vierklassiges Progymnasium nach der Methode Pestalozzis. Schüler war auch M. Schlumpf, der seinen Lehrer noch später als Berater beizog. Auf das Priestertum wurde Schlumpf in Willisau von J. E. Banz vorbereitet (Hans Koch, Zuger Köpfe, S. 85).

Die Bedeutung Wolfs wird auch erwiesen durch das Echo, das er in der unmittelbaren Nachwelt fand. 1833 erschien im Druck ein jüngst von Dr. E. Müller in Beromünster entdecktes « Lied aus dem Leben des Nikolaus Wolf von Rippertschwand » auf die Melodie « Laßt uns Christen jetzt betreten ». Es besteht aus einem Prolog und 20 Strophen, die uns u. a. auch verraten, daß der Gepriesene ein eifriger Wallfahrer war und Krüppelhafte sowie Lahme heilte. Bei Ratsherr Leu war die Nachwirkung so stark, daß er 1835 ein Großratsmandat erst wieder annahm, als ihn die Mutter an seinen Seelenführer Wolf erinnerte. (Siegwart I 48). Erwähnenswert ist auch der kurze Lebensabriß in « Christl. Hauskalender 1836 », aufschlußreich das Zeugnis des ref. Theologen und Direktors der Realschule Fellenbergs in Hofwil Raget Christoffel. Er schreibt: « Jetzt nach des seligen Wolf Tod wird zu seinem Grabe förmlich gewallfahrtet, dasselbe mit Votivtafeln umhangen und der Abgeschiedene ganz wie ein Heiliger verehrt » (Luzernische Zustände, Bern 1840). Tatsächlich hat sich im Pfarrhof zu Neuenkirch eine Votivtafel aus dem Jahre 1849 erhalten. Daß Wolfs Gestalt auch in der Ostschweiz zu einem Begriff geworden war, verrät uns Dekan J. B. Keller in Wil in einem Brief vom 6. April 1861 an den Stiftsdekan in Einsiedeln. Er charakterisiert darin einen Heinrich Schoch aus Oberwangen in der Pfarrei Dußnang durch Vergleich mit Wolf (O. Ringholz: Wallfahrtsgeschichte U. L. F. von Einsiedeln, Freiburg 1896, S. 215). Kulturgeschichtlich interessant sind zwei uns bekannt gewordene Haarmalereien, für deren Herstellung Barbara Schiffmann in Altishofen in Frage kommt. Nebst Haaren von Wolf enthalten sie solche von Ratsherr Leu, Pfarrer Petermann, Helfer Staffelbach, Bischof Salzmann und Graf Stolberg. Der Name des Letztgenannten illustriert die auch von Sigrist festgehaltenen Auslandbeziehungen.

Das besprochene Buch stößt in eine Welt vor, die reich ist an mannigfachen Verknüpfungen und den luzernischen Raum sprengt. Im gesetzten Ziel historisch-theologischer Würdigung des Gebetslebens und der Krankenheilungen Wolfs hat der Verfasser wohl endgültige Wertungen erzielt. Für ergänzende Forschung ist von ihm der Weg gebahnt und der Rahmen gespannt. Im Hinblick auf den zu erwartenden Seligsprechungsprozeß muß vor allem verborgenen Quellen nachgespürt werden, damit das Porträt des Dieners Gottes — sein Ehrentitel seit der Übertragung der Gebeine — vervollständigt werden kann. Dabei sind auch Klein- und Streufunde wertvoll. Darüber hinaus ruft die Beschäftigung mit Wolf einem schweizerischen Gegenstück zum Bande « Religiöse Kräfte » der deutschen Geschichte im 19. Jahrhundert von F. Schnabel.

Josef Büttler.



Peter Stadler : Genf, die großen Mächte und die eidgenössischen Glaubensparteien 1571-1584. (Zürcher Diss.) — Affoltern a. Albis, J. Weiss, 1952. 253 SS. Fr. 5. — (Zürcher Beiträge zur Geschichtswissenschaft, Bd. 15.)

Diese Studie untersucht die Ursachen und Zusammenhänge, durch welche Genf in der Gegenreformation schließlich in den Kreis der eidgenössischen Zugewandten aufgenommen wurde.

Im ersten Kapitel legt der Verfasser die Beziehungen zwischen Genf, Savoyen und den Eidgenossen vom Ende des 15. Jahrhunderts bis 1570 dar. Bereits 1477 erneuerten Bern und Freiburg eine ältere Verbindung mit Savoyen, und 1509 kam es — nach Frankreichs Festsetzung in Italien — zur Verbindung der westlichen Orte Bern, Freiburg und Solothurn mit Savoyen, die den eidgenössischen Kontrahenten verbot, Burgrechte mit den Untertanen des Herzogs von Savoyen einzugehen. Davon war auch Genf betroffen, das unter dem Vikariat desselben stand. Aber der Ewige Friede mit Frankreich 1516, die Allianz Frankreichs mit den Eidgenossen 1521, die Anlehnung Savoyens an Habsburg, der Krieg Berns und Freiburgs gegen Savoyen 1530, nicht zuletzt der Durchbruch der Reformation in Genf 1534 und die Eroberung der Waadt durch Bern 1536 führten zur engeren Verbindung Berns mit Genf, die sich unter Calvin noch verstärkte. 1556 wurde ein Ewiges Burgrecht mit der Aarestadt abgeschlossen. Doch nach dem Frieden von Cateau-Cambrésis (1559) ging Savoyen 1560 ein Bündnis mit den VI katholischen Orten ein, wodurch Bern isoliert war. Der Lausanner Vertrag brachte 1564 die Wiederherstellung von Savoyens Herrschaft am Südufer des Genfersees und im Pays de Gex. Aber Roset, der nach Calvins Tod in Genf die Staatsleitung übernahm, bemühte sich ständig um die Anlehnung an die Eidgenossenschaft. Unter bernischer Vermittlung kam es 1570 zum Vertrag zwischen Savoyen und Genf, in dem Genfs gegenwärtiger Zustand anerkannt wurde, und Bern schloß im selben Jahr ein Bündnis mit Savoyen ab, das eine wechselvolle Epoche abschloß.

Von 1571 bis 1574 bemühte sich Genf — wie aus dem zweiten Kapitel hervorgeht — durch zahlreiche Entsendungen Rosets und Varros in die eidgenössischen Orte und an die Tagsatzungen um Aufnahme als zugewandter Ort, wobei es aber auf unüberwindliche Hindernisse stieß. Denn während die westlichen Orte Bern, Solothurn und Freiburg einem Bündnis mit Genf durchaus zugeneigt waren und in ihren Bestrebungen von dem in Solothurn residierenden französischen Ambassador unterstützt wurden, betrachteten die inneren Orte solche Pläne mit Mißtrauen, und anderseits suchte auch der savoyische Herzog eine Allianz mit den Eidgenossen. Ende 1573 legte Bern auf zwei Dreistädtekonferenzen in Bern einen Bündnisplan vor, den aber Genf nicht annahm, da dieses im Fall einer Hilfeleistung der drei Westorte gegen einen unrechtmäßigen Angriff die Kosten voll und ganz zu übernehmen hatte. Die Aktion von Nuntius Volpe in der Eidgenossenschaft und eine entsprechende Warnung der Kurie an die V Orte gegen die Allianzpolitik der westlichen Orte trugen dazu bei, daß auch Genf seine Bündnisbemühungen nicht mehr erneuerte.

Erst die Verschärfung der Gegensätze unter den Mächten und innerhalb der eidgenössischen Orte, wie sie im dritten Kapitel dargestellt sind, führten schließlich zum Solothurner Vertrag von 1579. Denn 1574 begann auch Spanien durch Pompeo della Croce um ein Bündnis der katholischen Orte zu werben, deren Vertrauen zu Frankreich durch Soldrückstände erschüttert war. 1577 schloß Savoyen eine militärische Allianz mit den inneren Orten ab, die ein Bündnisverbot gegenüber Genf enthielt, 1578 gewann es sogar Freiburg für sich. Aber das Interesse Frankreichs an der Erhaltung Genfs und dessen Bedrohung durch Jacques de Savoye, den Herzog von Nemours und Vater des savoyischen Herzogs, veranlaßten Bern, sich erneut für den Schutz der Rhonestadt einzusetzen. Dank der Bemühungen Beat Ludwig von Mülinens im bernischen Rat und in Solothurn und seiner Unterstützung durch den französischen Ambassador Hautefort kam 1579 der Solothurner Vertrag zwischen Bern, Solothurn und Genf zustande, der ein Gegengewicht gegen die Allianz Savoyens mit den inneren Orten bildete.

Doch die folgenden Jahre brachten Genf, wie der Verfasser im letzten (vierten) Kapitel zeigt, noch einmal eine schwere Krise, die zum weiteren Ausbau seines Bündnissystems führte. Nach dem Tod Emanuel-Philiberts von Savoyen (1580) plante sein Sohn und Nachfolger Karl-Emanuel die Eroberung der Rhonestadt. Vergeblich warb er um Spaniens Hilfe, das aber die Teilnahme an einem solch kühnen Plan ablehnte; unterstützt durch Nuntius Vincenzo Lauro und herannahende Hilfstruppen der katholischen Orte bereitete er auf den 5. Mai 1582 einen Überfall auf Genf vor, der aber durch einen in diese Stadt desertierenden Hugenotten verraten wurde. Als er aber trotzdem auf seinem Plan beharrte, schlossen sich auch die protestantischen Orte gegen ihn zusammen, Pfalzgraf Johann-Kasimir versprach ihnen Hilfe und sogar die Bündner rüsteten. Frankreich ersuchte in dieser Lage den Herzog um Abrüstung, und im Juli 1582 verzichtete dieser nach einer Mahnung Gregors XIII. und in Anbetracht der Bereitschaft der V Orte zur Beilegung des Konflikts auf die Einnahme Genfs. Diese Krise führte nun auch das bisher abseits stehende Zürich dazu, sich für die Verteidigung von Berns westlichen Grenzen und Genfs Aufnahme unter die Zugewandten einzusetzen. Nachdem Bern auf die Zulassung der V Orte zu den Schiedsgerichtsverhandlungen eingewilligt, und die Tagsatzung im Januar 1584 Bern und Savoyen zum Verzicht auf ihre gegenseitigen Ansprüche ermahnt hatte, kam im selben Jahr das Burgrecht zwischen Zürich, Bern und Genf zustande: Zürich und Bern versprachen auf die erste Mahnung Genfs Hilfe zu leisten, und dieses nahm dieselbe Verpflichtung auf sich. So hatte die Krise von 1582 zu einer dauernden Verbindung der beiden führenden protestantischen Schweizerstädte mit Genf geführt.

Der Verfasser hat es durch gewissenhafte Forschungen in den Archiven und unter Benutzung zahlreicher gedruckter Quellen und Darstellungen verstanden, die Abhängigkeit Genfs von den konfessionellen Parteien in der Schweiz und der Konstellation der europäischen Mächte in ihrer Kompliziertheit bis in alle Einzelheiten darzulegen. Die Rückwirkung der

wechselvollen europäischen Politik auf die Beziehungen unter den eidgenössischen Orten kommt dabei zur Geltung, aber auch das ständige Bemühen Frankreichs um den Ausgleich der konfessionellen Gegensätze in der Eidgenossenschaft und sein Interesse an der Erhaltung Genfs.

Die vier umfangreichen Kapitel sind nicht in Unterabschnitte gegliedert. Dadurch treten bei der Darlegung der wechselvollen und komplizierten diplomatischen Verhältnisse vor lauter Details die einzelnen Etappen und die ausschlaggebenden Momente zu wenig deutlich hervor. Eine Unterteilung der Kapitel in Unterabschnitte oder das Hervorheben wichtiger Handlungen und Ereignisse durch Sperrdruck im Text hätte u. E. die Darstellung klarer und übersichtlicher gestaltet. Trotz diesem Einwand bildet diese Dissertation einen wertvollen Beitrag nicht nur zur genferischen, sondern auch zur schweizerischen und europäischen Geschichte im Zeitalter der Gegenreformation.

Hellmut Gutzwiller.

Hubert du Manoir S. J. : Maria. Etudes sur la Sainte Vierge. Tome II Beauchesne, Paris (1952). 1007 pages.

Ce deuxième tome de l'encyclopédie *Maria* contient le Livre V de l'ensemble de l'œuvre : *Marie dans les lettres et les arts*, et la première partie du Livre VI : *Etudes d'histoire du culte et de la spiritualité mariale ; du haut moyen âge à l'école bérullienne*.

La matière est si vaste que les auteurs ne prétendent pas épuiser le sujet. A l'avance, ils acceptent que leur travail soit incomplet. Ces études ne sont cependant pas inutiles. On y rencontre tout d'abord des textes admirables : M. Cohen transcrit par exemple un dialogue émouvant entre Jésus et Marie au moment de la passion (pp. 40-44) ; on est ensuite heureusement surpris de trouver une prière de louange ou une humble invocation adressée à Marie chez des auteurs dont les cours de littérature officiels ne nous présentent que des œuvres profanes. Si l'on vous demandait par exemple de deviner qui a écrit ces vers adressés à la Vierge :

« Fais que dans mes chansons aujourd'hui je t'honore
Bannis-en ces vains traits, criminelles douceurs
Que j'allais mendier jadis chez les neuf sœurs ? »

bien peu répondraient : « Le bon La Fontaine ! » (p. 57).

La polémique confessionnelle ayant durci l'attitude des réformés envers le culte marial, on se réjouit à la lecture de cette prière écrite par Luther : « Elle m'est chère, la précieuse servante... Elle a possédé mon cœur... Elle veut me donner la joie » (p. 76).

Cependant, les études les plus intéressantes, à notre avis, sont celles qui se limitent à un auteur particulier. Ainsi M. l'abbé Combes nous donne une analyse pénétrante de la doctrine mariale du chancelier Gerson (p. 863). Le P. De Aldama S. J. montre comment Suarez a été le créateur de la mariologie moderne en rattachant tous les privilèges de la Vierge à la maternité divine (p. 975).

Sans doute, les études plus générales (dévotion mariale dans telle litté-

rature, dans tel ordre religieux) sont aussi précieuses. Le travail de Dom Gourdel sur le culte de la Vierge chez les Chartreux est remarquable (p. 625) ; et le P. Duval O. P. a écrit des pages importantes au point de vue historique sur la dévotion au Rosaire (p. 737).

Nous regrettons que les auteurs de ces études générales citent une foule de noms sans donner toujours des références suffisantes. De plus, on sent parfois un peu trop l'apologie de telle famille religieuse ; ainsi la doctrine de saint Bernard et de ses disciples (entre autres, saint Amédée de Lausanne) est étudiée dans le chapitre consacré aux Bénédictins et dans celui qui est réservé aux Cisterciens. Ce grand Docteur eût mérité une étude à part.

On ne s'étonnera pas de trouver dans une encyclopédie des pages d'inégale valeur. Cependant, le P. du Manoir s'est efforcé de s'adresser aux spécialistes les plus compétents dans chaque domaine. Les noms de G. Cohen, Dom Leclercq, M. J. Rouet de Journel, Dom Gajard, Maurice Vloberg nous assurent à l'avance que nous ne serons pas déçus.

G. Bavaud.

Zur Erhöhung des Abonnementspreises

Angesichts der wie man weiß stets wachsenden Aufschläge auf den Druck- und Papierpreisen, sehen auch wir uns bedauerlicherweise gezwungen, den Abonnementspreis für die Zeitschrift mit Jahrgang 1953 von Fr. 8.— auf Fr. 10.— (für das Ausland von Fr. 9.— auf Fr. 11.—) zu erhöhen. Dieser Beschluß wurde an der Tagung der Arbeitsgemeinschaft vom 25. Mai 1952 einstimmig gefaßt. In Rücksicht auf die Abonnenten wurde der Preis so festgesetzt, daß er tragbar erscheint, obwohl die Teuerung dadurch keineswegs ausgeglichen wird. Wir bitten daher alle Abonnenten um entsprechendes Verständnis und hoffen gerne, daß sie die bisherige Treue zur Zeitschrift auch in Zukunft bewahren werden.

Majoration du prix de l'abonnement

Pour compenser — à peine — l'augmentation du prix du papier et des frais d'impression, le prix de l'abonnement, par décision de l'assemblée générale de Lucerne, du 25 mai 1952, a été porté à 10 fr. (11 fr. pour l'étranger). Nos abonnés comprendront cette mesure, que nous avons été parmi les derniers à introduire, et, en acceptant de bon cœur cette modeste majoration, prouveront qu'ils entendent demeurer fidèles à la Revue.